

Gaël Tchakaloff
La vie à mort



Flammarion | Versilio

La vie à mort

DE LA MÊME AUTRICE

Lapins et merveilles, Flammarion, 2016.

Divine comédie, Flammarion, 2017.

Vacarme, Flammarion, 2019.

Tant qu'on est tous les deux, Flammarion, 2021.

Gaël Tchakaloff

La vie à mort

Flammarion | Versilio

© Flammarion/Versilio, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3982-6

« Madame, toutes les histoires, continuées assez loin, se terminent par la mort, et aucun conteur d'histoires vraies ne vous épargnerait cela. »

Ernest Hemingway,
Mort dans l'après-midi

PREMIÈRE PARTIE

Andalousie, printemps 2023

Elle dort seule avec cent trois animaux et deux revolvers. Seule au milieu de nulle part, entourée de steppes et de champs d'oliviers, à quelques encablures du détroit de Gibraltar. Elle n'a pas d'adresse, pas de lieu-dit, pas de nom sur l'absence de portail, pas de boîte aux lettres. Pour aller chez elle, il faut indiquer au taxi le kilomètre 40 sur un chemin conduisant à un village que personne ne connaît.

Un grillage sert d'entrée, deux panneaux signalent le danger du bétail en liberté. Des corps de taureaux prisonniers d'un cercle rouge, barré. En contrebas, une piste de pierres et de sable rouge s'ouvre sur soixante-dix hectares pelés, étalés en crêpe.

Son ombre de cow-boy surgit dans les dernières expirations du jour. Devant sa finca de chaux et de bois aux découpes stellaires, rien ne dépasse de son reflet filiforme projeté au sol sinon deux petits cercles crantés d'éperons et la grande roue d'un chapeau de gardian. Ses bottes de cuir deuxième

LA VIE À MORT

peau, son pantalon d'équitation terreux et sa chemise à carreaux collent de sueur à sa couenne burinée.

Comme chaque soir, ses mains calleuses chargent des ballots de foin à l'avant d'un quad. La grâce de ses métacarpes dessinés au fusain et ses pulpes surmontées d'amandes éburnéennes jurent avec la corne de ses paumes. Ce jeu de contraste, similaire à son petit corps de ballerine face au taureau dans l'arène, domine la pellicule de son existence.

Elle enfourche son engin débordant de fourrage, démarre le moteur à l'aide d'une vieille ficelle, trois de ses six chiens grimpent sur la selle et le porte-bagages, les autres courent à ses trousses. Sa silhouette s'éloigne, dissoute dans la brume de chaleur, floutant, au loin, la distribution des repas aux taureaux et aux chevaux qui paissent autour de la propriété. L'écho de sa détermination, timbre sombre, autorité caverneuse, parvient jusqu'aux écuries. Hey, hey, hey, toro, hey, toro ! Aucune barrière ne sépare les équidés des combattants aux cornes effilées. Nulle palissade n'isole les animaux de la maison dont ils viennent gratter les portes.

Après avoir nourri les bêtes, elle accroche l'élastique de sa lampe frontale dans sa queue de cheval, glâne son dîner dans le potager entre chien et loup. Salades, courgettes, quelques végétaux résistent à l'aridité grâce à l'eau du puits. Tout autour, des figuiers de Barbarie ventre à terre, ridés par la soif,

LA VIE À MORT

sont allègrement piétinés par Peggy, le cochon noir qui la suit tel un caniche de Neuilly.

Cette nuit, Léa ne se couchera pas.

*

Un rituel précède son dîner tardif. Tel un gardien du Louvre qui vérifie l'état de *La Joconde* avant d'éteindre, elle parcourt les écuries et tous les enclos. L'éclairage rasant de sa torche ne révèle les silhouettes qu'au dernier instant. Celles des poules, de l'âne, des poulains, des juments sur le point de mettre bas, puis celles, plus éloignées, de la quinzaine de taureaux de combat qu'elle vient d'acquérir pour l'entraînement, parqués dans un pré avoisinant les arènes du ranch.

Lorsqu'elle se prépare à une corrida importante, elle achète parfois quelques spécimens à l'éleveur qui fournit la course, afin de jauger les tempéraments à affronter. Ces bovidés seront toréés sans blessure, à l'aide de minuscules piques placées au ras du derme. Le camion de l'abattoir viendra ensuite les récupérer. On ne torée pas deux fois le même animal. Il se souvient.

Sous un croissant de lune maigre, nous approchons de l'enceinte où se bousculent des colosses, leurs pelages se confondent avec les ténèbres. Des mugissements transpercent la moiteur avant l'âcreté d'une odeur nouvelle, étrangère. Celle du

LA VIE À MORT

sang. Deux taureaux se battent encore au milieu du groupe. L'un est encorné à plusieurs endroits, largement empalé au niveau des côtes, morceaux de chair pendants. Sa plaie ouverte dont sortent des geysers vermillon scintille sous la Voie lactée.

Léa reste une seconde inerte, comme foudroyée, s'assied dans la terre à deux mètres des piquets. Lorsqu'elle se relève et part en courant, je pose mes mains sur mes oreilles, mes yeux, convaincue qu'elle va revenir avec un fusil pour l'abattre. Je voudrais m'enfuir mais elle réapparaît trop vite, envoyant ses chiens autour des adversaires afin de les séparer du reste du cheptel par leurs aboiements. Elle saute sur un cheval et attire les rivaux dans un corral attenant, accompagnée d'un taureau domestiqué issu d'une race dite « cabestro ». Il fait office de chien de berger.

Le ruminant blessé se met en retrait avant de la charger. Elle tient sa veste en guise de cape pour le guider vers un entonnoir débouchant sur un couloir de manipulation. Coincée dans cette coursière de deux mètres sur trois, la bête hurle et se débat entre les parois de béton. Hors d'haleine, Léa abandonne sa monture pour grimper sur le corridor, pose un pied sur chaque muret, surmontant alors le taureau qui gesticule entre ses jambes. Elle dégaine plusieurs grosses seringues d'une sacoche, lui injecte un mélange d'anti-inflammatoires, d'antalgésiques et d'antibiotiques, désinfecte l'entaille, l'asperge de spray coagulant, aiguille

LA VIE À MORT

enfin la créature vers un coin éloigné, à l'abri des regards. Un lit de paille préparé à la hâte l'attend. Le fauve fracasse en mille morceaux un seau d'eau abandonné contre la cloison. Les éclats de plastique nous griffent le visage, jaillissant de l'autre côté de la clôture derrière laquelle nous nous trouvons.

Coudes appuyés sur la rambarde, Léa pianote sur son téléphone et murmure à mots feutrés, « Le vétérinaire n'est pas disponible ce soir, il faut le veiller toute la nuit. » Elle enclenche aussitôt l'alarme de son iPhone toutes les deux heures jusqu'au lever du jour.

Lors de chaque sonnerie, elle enfle une paire de bottes sur son pyjama de soie émeraude et reproduit le même geste, déroulant un tuyau d'arrosage pour inonder doucement la tête et le dos de son protégé.

« L'eau les calme », je n'entendrai que cette phrase durant l'aventure.

À huit heures du matin, le vétérinaire arrive. Trop tard. Le taureau gît, inanimé. Léa est assise dans la glaise une main sur son flanc, l'autre recouvre en partie son visage, masquant sa mine défaite.

J'aimerais la consoler, la raisonner, lui demander quelle folie l'a conduite à soigner et chaperonner un taureau toute une nuit alors qu'elle en tue deux par semaine. Mais son affliction me laisse interdite.

Lorsque les nuages assombrissent le ciel andalou, les taureaux de combat se bagarrent souvent au pré, allant parfois jusqu'à y laisser la vie. On dit alors qu'ils « ruminent le temps ».

J'ai rencontré Léa Vicens sous un cumulonimbus. Une lutte sourde s'est engagée mais l'affrontement ne nous dirige pas l'une contre l'autre. C'est une bataille intérieure, sournoise, une guerre froide née de l'un de ces paradoxes de l'âme. Je ne peux soutenir la vision d'une corrida, j'aime Léa.

Ce livre est une tentative de comprendre et d'embrasser son monde car il est impossible d'assouvir sa passion pour un gangster sans braquer une banque avec lui.

Paris, deux ans plus tôt

Son regard aimante la une d'un quotidien américain oublié sur un siège dans le bus. Je l'attrape, m'assieds et parcours le journal au gré de la vingtaine d'arrêts me séparant de mon domicile. Un long article s'étale dans les pages intérieures. Il décrit ce que les Américains appellent « le phénomène des arènes ». Ses chorégraphies équestres et taurines comparées à celles d'Isadora Duncan, sa vie dans la finca avec son arche de Noé, la mythification dont elle fait l'objet autour du globe, les aficionados qui se flagellent pour elle, tout est retranscrit dans un sens du détail propre au journalisme anglo-saxon. Le papier explique le terme *rejoneadora*, désignant une femme qui torée à cheval. Il se termine comme une excuse ou une justification. Le journaliste signataire indique qu'il existe deux types de toreros, ceux qui dépassent l'univers des arènes par leur aura, leur *maestria*, leur destin iconique, citant à l'appui les noms d'El Cordobés et de Dominguín, et les autres. Je lis le

LA VIE À MORT

texte à deux reprises, interloquée que les Américains puissent s'intéresser à la tauromachie. Puis j'oublie.

La semaine suivante, à la terrasse d'un café parisien proche du Centre Pompidou, je reconnais son visage. Elle est attablée à côté de moi, partageant les débuts d'un crachin sous la marquise percée. Son pantalon de coton ocre à taille haute, son corsage de soie moucheté de gouttelettes, ses pieds pataugeant dans des sandales de cuir naturel imbibées de pluie, sa couette noire à moitié défaite par le vent sèment le doute dans mon esprit. Sa beauté foudroyante affiche l'indomptabilité d'un fauve dans un physique de Manon des sources version gitane, mais je ne retrouve pas l'ampleur impériale, l'ascendance des photos du journal en habit de lumière. Seuls ses yeux rallument ma mémoire, manteaux de nuit bordés d'une épaisse panne de velours sombre. Je saisis mon téléphone, pianote son nom sur Google pour m'assurer que je ne suis pas prise de lubie et l'aborde sans réfléchir.

Comme dans *Un concours de circonstances*, le livre de Paul Guimard, la vie brasse parfois des vapeurs d'existences dissemblables. Je ne connais rien aux toreros, rien à la tauromachie. Mon entourage me surnomme Brigitte Bardot, je manque de m'évanouir lorsque ma fille capture un lézard.

Nous restons trois heures ensemble. Je ne me souviens de rien, sinon du vertige de la rencontre avec

LA VIE À MORT

une extraterrestre. Hors du temps, hors du monde, hors des villes, hors des normes. En partant, elle ne m'embrasse pas parce qu'elle n'embrasse jamais, ses pupilles en banderilles, insoutenables d'intensité, remplacent les effusions.

Elle note son numéro de téléphone sur un petit bout de nappe en papier, mon appareil étant en panne de batterie à la fin de notre échange. Quelques jours plus tard, en rangeant mon portefeuille, je le déplie alors que les débats sur l'interdiction de la corrida recommencent à faire rage en France. À côté des chiffres, elle a griffonné d'une écriture de médecin, « Les arènes sont le seul lieu où l'on ne peut pas mentir. »

Durant les vingt mois qui suivent, je lui adresse régulièrement des messages, lui confiant mon envie d'écrire sur elle, sans aucune réponse de sa part. Jusqu'à ce SMS.

Chère G., je vous remercie de vos propositions que j'ai lues avec attention. Néanmoins, je vais devoir décliner. Je ne pense pas que ma vie ou mon métier soient suffisamment dignes d'intérêt pour susciter l'écriture d'un ouvrage. Bien à vous, LV.

Dès réception, je décide de me rendre chez elle pour la convaincre et saute dans le premier avion en direction de Séville.

Parc national de Doñana,
janvier 2023

Certains agités obtiennent son adresse en demandant à ses équipes où lui expédier un présent. Je parviens à la localiser en utilisant le stratagème des plus zélés. Ayant identifié le compte Instagram de son domaine, j'envoie un message privé prétextant la nécessité d'acheminer des livres à son intention. Quelques heures plus tard, je reçois le scan d'un point GPS en guise de réponse.

Je n'ai rien dans les mains, rien dans les poches, rien dans le cœur qui puisse concurrencer les fous de corrida, les fous de Léa.

Il y eut les amoureux transis effectuant des pèlerinages jusqu'au camion abritant ses chevaux lors de ses apparitions publiques ; les groupies et leurs offrandes, gerbes de fleurs, dépôts de saucissons, de chaussettes vertes qui portent bonheur, de lettres pailletées égrenant leur admiration, inéluctablement conclues par *Léa je t'aime, je veux mourir pour toi*. Il y eut les dessins d'enfants glissés sous

LA VIE À MORT

Madrid, juin 2023	163
Île de Port-Cros, juillet 2023.....	167
Ranch El Rocío, domaine des Peralta 2006-2018	171

ÉPILOGUE

Don Benito, septembre 2023	199
Bélmez, quelques heures plus tard	203
Albacete, septembre 2023	217
Saragosse, octobre 2023.....	221
La finca, janvier 2024.....	229

La vie à mort

Gaël
Tchakaloff

« Lorsque les nuages assombrissent le ciel andalou, les taureaux de combat se bagarrent souvent au pré, allant parfois jusqu'à y laisser la vie. On dit alors qu'ils "ruminent le temps".

J'ai rencontré Léa Vicens sous un cumulonimbus. Une lutte sourde s'est engagée mais l'affrontement ne nous dirige pas l'une contre l'autre. C'est une bataille intérieure, sournoise, une guerre froide née de l'un de ces paradoxes de l'âme. Je soutiens difficilement la vision d'une corrida, j'aime Léa. Ce livre est une tentative de comprendre et d'embrasser son monde car il est impossible d'assouvir sa passion pour un gangster sans braquer une banque avec lui. »

Durant un an, Gaël Tchakaloff a suivi la torero vedette Léa Vicens, accompagnant les aventures quotidiennes de cette femme hors norme. De sa finca perdue au fin fond de l'Espagne, où elle vit entourée d'animaux, aux arènes dans lesquelles elle règne à cheval, la nature et le silence côtoient les vertiges d'un univers clair-obscur, très éloigné des représentations que l'on en a.

Gaël Tchakaloff est une écrivaine française. Elle a publié plusieurs livres chez Flammarion, parmi lesquels Lapins et merveilles, Vacarme et Tant qu'on est tous les deux (2016, 2019 et 2021).